

LAURA VAISSAUD

*DU BOUT DES  
LÈVRES*

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de *simply-crowd.com* qui ont permis à ce livre de voir le jour :

XXXX

XXXX

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-38441-206-8

Dépôt légal : juin 2022

*« Pour accomplir de grandes choses, il ne suffit  
pas d'agir, il faut rêver.  
Il ne suffit pas de calculer, il faut croire. »*  
Anatole France



## Prologue

Dans un murmure, juste avant de m'embrasser sur la joue, ma mère me répétait souvent : « *Rater, c'est gagner le droit de réessayer* ». Elle avait raison, comme toutes les mamans. Mais je n'ai compris que bien plus tard qu'elle chuchotait à mon oreille le courage qu'elle rêvait elle-même d'avoir.

Allongée sur mon lit, les yeux clos, la sagesse de ma mère vient me bercer comme autrefois. La nuit a toujours été le catalyseur de mes souvenirs et je me laisse glisser des années en arrière, à une époque où mes rêves n'étaient pas encore teintés de désillusion. L'énergie de la fillette que j'étais m'étonne encore aujourd'hui. Je voudrais lui souffler de ne pas écouter les préjugés des adultes, mais je ne peux qu'assister en témoin impuissant à la scène qui se déroule derrière mes paupières.

Allez, fini de jouer ! J'ai quatre ans maintenant, je ne suis plus un bébé. C'est énervant quand Papa et Maman oublient que je suis grande. Je laisse mes poupées Barbie sur le sol du salon pour rejoindre mes parents qui ont l'air très concentrés. Papa regarde le journal et Maman lit un roman d'amour. Comme tous les dimanches, il y a du jazz à la radio. J'aime bien écouter ça, même si je préfère les chansons des dessins animés.

Je me mets devant eux, mais il n'y a que Maman qui lève la tête. Elle doit avoir peur que je fasse une bêtise. Je n'écoute pas toujours ce qu'elle dit avec Papa parce que j'en ai marre que ce soit les grands qui décident de tout. Moi aussi, je peux choisir ce que je veux faire : taper sur des casseroles, imiter les oiseaux, crier très fort... Il y a plein de façons de s'amuser, surtout en faisant du bruit.

Pour me préparer, je respire en gonflant mon ventre. Un, deux, deux et demi... Trois ! J'y vais. « *Au clair de la lune, mon ami Pierrooot, prête-moi ta pluume pour écrire un moooot.* » Je continue la chanson un peu plus fort. « *Ma chandelle n'a plus de feu...* » Oups ! Je me suis trompée. C'est hyper dur ce moment. Maman pose son livre sur la table basse et se tourne vers Papa en souriant.

— Tu as entendu ?  
— Quoi ?  
— Samantha a vraiment bien chanté. Vas-y ma chérie, chante encore une fois pour Papa !

Je recommence là où je m'étais arrêtée. Cette fois-ci, promis, je vais

tout dire correctement. « *Ma chandelle est mooorte, elle n'a plus de feu, ouvre-moi ta pooorte pour l'amour de Dieu !* » Maman applaudit, mais Papa non. Il ne dit rien et il n'a pas l'air content. Je ne comprends pas pourquoi. J'ai chanté comme il faut, pourtant.

— Elle a du potentiel, hein ? Notre fille deviendra chanteuse, j'en suis sûre !

— Ne dis pas n'importe quoi ! Chanteuse, ce n'est pas un métier. Elle ne sera pas comme tous ces zouaves sans avenir, bon sang ! Elle deviendra ingénieur, comme moi. Ça au moins, c'est un vrai métier !

C'est tout. Papa reprend son journal, l'air de rien. Je cours retrouver mes poupées Barbie. Elles sont gentilles, elles au moins, pas comme Papa. J'entends Maman qui s'approche. Elle a un détecteur de larmes dans son cœur. Elle devine quand je suis triste, même quand je ne pleure pas. Elle est un peu magicienne, je crois. Elle s'installe à côté de moi, colle sa bouche à mon oreille et me parle tout doucement : « *Il faut que tu continues à chanter, c'était très bien* ». Mais dans ma tête, je ne pense qu'à une seule chose : chanter, c'est mal.

L'eau ruisselle sur mes cheveux et s'écoule le long de mon dos. Que c'est bon d'entamer la journée par une douche chaude ! Je pousse la chansonnette tout en frictionnant ma tignasse rousse. Des notes aiguës résonnent dans la salle de bain, comme une seconde peau dont je n'ai jamais pu me défaire malgré l'acharnement de mon père :

*« She played the fiddle in an Irish band  
But she fell in love with an English man.  
Kissed her on the neck and then I took her by the hand  
Said, Baby, I just want to dance. »*

D'abord un chuchotement, comme une mélodie étouffée, puis ma voix se libère et je chante crescendo. Comme une évidence, comme le cri du cœur. La musique est mon univers, ma boussole, mon phare dans la nuit noire. Quand je chante, mon âme sort de la cage dans laquelle je l'ai enfermée et se montre nue, sincère. Je brise alors les chaînes qui me retiennent prisonnière d'une identité qui ne me convient pas. C'est jouissif d'oser être quelqu'un d'autre, une fille sans complexes.

Je récupère le gel douche et je l'utilise comme micro. Protégée par mon cocon de verre, je fais mon show avec pour seul témoin mon reflet embrumé, l'un des seuls d'ailleurs à entendre ma voix de soprano. Je m'extrais soudain de la toile de timidité dans laquelle je suis engluée. Un coup de hanche sur la droite, un coup de hanche sur la gauche, je me trémousse gaiement sous la douche.

*Galway girl* est une de mes chansons préférées. Ça me rappelle l'Irlande, avec ses musiques entraînantes, dont la fameuse *Molly Malone* qui a bercé mes soirées dans les pubs. Quand j'étais en terminale, mon père, avec l'accord contraint de ma mère, découragé par mon piètre niveau scolaire et mon manque d'implication, m'a envoyée à l'étranger pour, je cite, « *me remettre les idées en place* ». Au lieu du calvaire que je pressentais, ça a été une bénédiction. Mieux encore, une révélation. Je suis tombée littéralement amoureuse du pays et de sa musique. Et pas que ! Jérémie s'est révélé être le bonus du voyage...

Tiens justement, quand on parle du loup ! Jérémie passe la tête dans l'entrebâillement de la porte et sourit, amoureux. Je fonds en voyant son

sourire enjôleur. Il est parfait à mes yeux...

— Eh la starlette, encore en train de chanter ?

En guise de réponse, je m'assagis. Plus question de transformer la salle de bain en Olympia. Il met alors fin au spectacle en déclarant :

— Tu sais au moins quelle heure il est ?

Oh non ! J'ai encore perdu la notion du temps. Je devrais être au travail, surtout aujourd'hui, vu que c'est mon premier jour. Je coupe l'eau et me précipite à l'extérieur, éclaboussant au passage le sol de la salle de bain.

— Ne t'inquiète pas ! Il est six heures dix. Tu n'es pas encore officiellement en retard. J'y vais ! Tu me raconteras tout ce soir, conclut-il par un baiser avant de s'éclipser.

Je respire un grand coup, sentant mon cœur qui s'est emballé. *Dés-tresse, Samantha !* m'intimé-je. Je cours, nue comme un ver, jusqu'à ma chambre. Après avoir passé trois fois en revue ma penderie, j'opte pour un jean gris et un tee-shirt rose poudré. J'assortis le tout avec des baskets noires et un sac à main de la même couleur dans lequel je glisse mon kit de survie : carnet de notes, stylo, médicaments, mouchoirs et téléphone.

Je me maquille rapidement, un coup de mascara, une touche de BB-crème, puis j'arrange mes cheveux. Je vérifie que je n'ai rien oublié. Je suis un peu tête en l'air ou « *complètement à l'ouest* » selon ma meilleure amie Clothilde.

Ma Ford Fiesta est garée devant notre immeuble. Il fait beau aujourd'hui et le temps est doux pour un mois de juin. Une légère brise rafraîchit l'atmosphère. On dirait un signe du destin qui me souffle que tout va bien se passer. La résidence des Alizées est à dix minutes à peine de chez moi. Tout le long du trajet, je fredonne « *Moi, je m'appelle Lolita* ». Je sens que j'aurais cette chanson dans la tête tous les matins. Une dose de bonne humeur pour entamer la journée, ça fait du bien. Je me gare sur le parking réservé aux employés. Les moindres choses du quotidien me font penser à des chansons, le nom de la maison de retraite n'échappe pas à la règle.

Je descends de voiture et lève les yeux vers la maison de retraite. Je suis encore plus stressée que le jour où j'ai passé mon DEAS car je joue à présent dans la cour des grands. La façade du bâtiment est orangée, coiffée par des fenêtres aux volets turquoise. L'établissement ressemble davantage à une immense villa qu'à un EHPAD<sup>1</sup>. Un parc luxuriant avec des palmiers est attenant à l'établissement. J'entends l'eau d'une fontaine et j'aperçois en m'approchant des carpes koïs qui virevoltent dans le bassin, une particularité qui aurait enchanté mon autre meilleure amie, Alexia, fan de ces poissons exotiques. Je ferme les yeux pour me concentrer sur le vent du sud qui balaye mes cheveux roux. J'ai toujours trouvé le vent rassurant. Imprévisible. Fougueux. Libre. Tout mon contraire. Je prends une grande inspiration, rouvre les yeux et m'avance vers l'accueil.

À l'intérieur, tout est très coquet. Les murs sont habillés d'une teinte pastel. L'endroit est lumineux, les fauteuils ont l'air confortables. Le mobilier

---

1 Établissement Hospitalier Pour Adultes Dépendants



a été choisi avec soin. Je patiente dans le hall d'entrée. Une dame bien en chair d'une cinquantaine d'années se dirige vers moi. Malgré l'heure matinale, elle me demande :

— On s'occupe de toi, trésor ? Tu viens rendre visite à quelqu'un ?

— En fait, je suis là pour travailler. Je suis la nouvelle, Samantha Soltera.

— Oh oui, bien sûr que je suis cruche !

L'employée me prend dans ses bras, un sourire jusqu'aux oreilles. Je me retrouve pressée contre sa poitrine généreuse. Je me raidis, par réflexe. Je ne suis pas très à l'aise avec les embrassades, qui plus est de la part d'inconnus.

— Bienvenue dans l'équipe ! Ravie de faire ta connaissance ! Moi, c'est Joséphine, je suis un peu la maman de tout le monde ici. Si jamais tu as besoin de quoi que ce soit, tu n'as qu'à venir me voir. Il y aura toujours une oreille pour t'écouter.

— Merci, c'est gentil. Du coup, vous pourriez me dire où se trouve le bureau de Karine Lenoir ? J'ai rendez-vous avec elle.

Elle hoche la tête.

— Viens, je t'y amène !

Je la suis dans les couloirs. Pendant la courte distance qui nous sépare du bureau de la cadre de santé, Joséphine me raconte d'une voix enjouée le quotidien à la résidence des Alizées. En quelques minutes à peine, elle a réussi à me redonner confiance en moi. Je sens que je vais beaucoup l'apprécier.

— C'est ici que nos chemins se séparent, me prévient ma collègue lorsque nous arrivons à bon port. On se voit tout à l'heure !

Je toque à la porte. J'ai droit à un « *Entrez !* » particulièrement sec. L'anxiété qui s'était estompée m'assaille de nouveau. Ma supérieure est postée devant son bureau, debout, les bras croisés sur sa silhouette longiligne. Je prends place face à elle et m'assieds quand elle me fait signe.

— Vous avez du retard, Mademoiselle Soltera ! annonce la cadre de santé les lèvres pincées, sans prendre la peine de me saluer.

Son visage ressemble à celui d'une fouine. Il a quelque chose de dérangeant, voire de mesquin. Elle me fixe derrière ses lunettes rectangulaires avec ses petits yeux perçants. Je tente une remarque de courtoisie qui ne fait pas mouche et ma responsable claque la langue en signe d'impatience.

— La première chose que j'attends de la part de mon équipe, c'est la ponctualité, dit-elle en s'installant à la manière d'une reine derrière sa chaise de bureau. Je ne tolérerai plus à l'avenir de retard, me suis-je bien fait comprendre ?

— Si je peux me permettre, Madame, je patientais à l'accueil. J'étais à l'heure.

Haussement d'épaules de la part du dragon. Je déglutis, redoutant la suite.

— Nos occupants payent cher pour avoir un service de qualité. C'est pour cette raison que nous devons toujours nous montrer sous notre meilleur jour. Votre attitude revêche, par exemple, ce n'est pas vraiment acceptable.

Vous devez sourire davantage, Mademoiselle Soltera, et faire au moins semblant de prendre en considération mes propos.

— Je comprends, déclaré-je en faisant un sourire contraint, ne voulant pas lui faire remarquer que son attitude hautaine est également désagréable.

L'incongruité du recrutement par téléphone semble se justifier par notre court échange. Un unique appel pour me présenter le centre, échanger avec moi et évaluer mes compétences a suffi pour que je sois embauchée. Ma supérieure n'a même pas pris le temps de réfléchir suite à l'entretien avant de rendre son verdict et de m'annoncer que je venais renforcer les rangs de l'équipe en place.

— Bien, à présent suivez-moi ! Je vais vous faire visiter les lieux.

La cadre de santé me montre les locaux au pas de course, comme si elle avait un train à prendre. Je lui emboîte le pas.

— Ici, vous trouverez la salle de réception, les repas sont servis à heure fixe et certains de nos occupants suivent des régimes spéciaux. Il faudra bien évidemment connaître leurs habitudes alimentaires. Il serait désastreux de se tromper, surtout en cas d'allergie.

Je ponctue l'exposé de ma supérieure par quelques questions, pour souligner mon intérêt pour mon nouveau poste, mais elle poursuit son discours, impassible. J'ai droit à une visite des vestiaires du personnel et un rappel des règles d'hygiène en vigueur. J'observe les lieux et repère un casier inoccupé avec une étiquette « *nouvelle AS<sup>2</sup>* », j'en déduis qu'il s'agit du mien. Une nouvelle page de ma vie s'ouvre et j'ai hâte de voir ce qu'elle me réserve.

— Vous assisterez nos occupants dans leurs gestes quotidiens : toilette, repas, déplacements, continue Mme Lenoir. Je vous montrerai où on range les dossiers des résidents. Inutile de préciser que ces dossiers devront être maîtrisés sur le bout des doigts. Nous nous devons d'être au service de nos occupants, après tout, ce sont eux qui payent notre salaire à la fin du mois. Mme Zavatta vous accompagnera les deux prochains jours pour que vous preniez vos marques. Je vous ferai passer votre planning de la semaine à l'issue de la formation.

Nous terminons la visite par une grande salle de réunion, qui sert également de salle de repos. Elle m'abandonne dans cette pièce vide, me précisant avant de tourner les talons que Mme Zavatta passera me chercher.

Quelques minutes plus tard, Joséphine entre tout sourire. Elle tient une blouse pliée sous le bras. Je suis contente qu'elle soit ma formatrice.

— J'ai pris du trente-huit. Dis-moi si je ferais une bonne voyante !

— Dans le mille ! Vous avez l'œil, décidément.

Elle se met à rire et son visage s'illumine. Elle passe ensuite quelques minutes à me briefer. Je sors mon carnet de mon sac et prends tout en note consciencieusement, comme lorsque j'étais encore sur les bancs de l'école. *Pas la peine, je suis là si tu as des questions*, me rassure-t-elle. Nous commençons la formation par la chambre de Mme Durand, une résidente de quatre-vingt-dix ans.

— Tu n’es pas très loquace. C’est le syndrome Lenoir, j’imagine ? me demande-t-elle avant d’entrer.

— Oui, elle m’a mis tellement la pression que j’ai peur de faire quelque chose de travers.

Je laisse échapper un petit rire, gênée. Cette crainte déraisonnée, c’est sûrement la raison pour laquelle je reste en retrait au travail, comme dans la vie. Je ne supporte pas l’idée d’être ridicule. Rater ne donne pas toujours l’occasion de réessayer, contrairement à ce que disait ma mère. Alors, pour faire taire les éventuelles moqueries des autres, je n’ose rien faire. Ce n’est pas la solution, je le sais bien, mais au moins, on ne me critique pas. Et ne pas être confrontée au jugement sévère des autres me tranquillise.

On entre dans la chambre avec un plateau-repas pour le petit-déjeuner. Joséphine explique la raison de ma présence à la vieille dame qui m’accueille d’un chaleureux bonjour. En pédagogue aguerrie, elle me présente les différents outils à notre disposition pour aider au déplacement des personnes en situation de dépendance. J’ai beau connaître leur rôle sur le bout des doigts, une piqûre de rappel ne fait jamais de mal. La résidente a perdu quasiment toute son autonomie. D’un geste habile, ma collègue me montre comment utiliser le lève-personne, une sorte de hamac mécanisé avec tout un système de sangles. Joséphine soulève la résidente de son lit et l’installe sur le fauteuil, près de la fenêtre. Elle verbalise chacune de ses actions et ses gestes sont empreints de douceur et de respect. Ma collègue aide ensuite la résidente à s’alimenter. Je prends le relais et commence à donner à manger à l’occupante. Occupée à écouter ma formatrice, je ne fais pas attention aux cuillerées que je fais avaler à Mme Durand, si bien qu’elle tousse et recrache le contenu de sa bouchée.

— Je suis vraiment désolée...

Joséphine, d’un sourire rassurant à mon attention, a déjà débarbouillé la dame et poursuivi le repas. Elle me laisse alors en simple observatrice.

— Je suis nulle, dis-je bouleversée une fois sortie de la chambre. À peine arrivée, je fais n’importe quoi et Mme Durand est passée à deux doigts de l’étouffement par ma faute.

— Tu n’es pas nulle, trésor. Tu débutes, c’est tout. Et ça arrive même aux meilleurs ! Tu verras dans quelque temps, ça deviendra un automatisme.

Nous poursuivons la formation avec d’autres résidents. Joséphine m’enseigne les bonnes pratiques de la toilette et du change et me guide avec bienveillance.

La matinée a filé à toute allure et il est déjà l’heure du repas. Toute l’équipe médicale s’affaire à installer les occupants à la table du réfectoire et à servir le repas. Joséphine a l’œil partout. Elle surveille, contrôle et assiste en cas de besoin. J’aide un monsieur de presque cent ans à manger. Le temps des repas est souvent une occasion propice pour discuter plus longuement avec les résidents des Alizées. Il me raconte quelques anecdotes de sa vie riche en expérience.

La dernière goutte de café bue, les résidents raccompagnés dans leur

chambre et la table débarrassée, toute l'équipe médicale peut enfin souffler et préparer la relève avec l'équipe de l'après-midi. Joséphine détaille ce qu'il s'est passé pendant notre service. Toutes les collègues font de même. Untel a des douleurs intestinales, un autre a eu besoin de plus d'assistance que d'habitude pour la toilette. Je rentre chez moi, après cette demi-heure de passation des informations, contente de cette première journée qui, malgré quelques galères, s'est bien déroulée.

Le lendemain, rebelote ! Joséphine, avec le même entrain que la veille, m'accompagne dans la prise de mes fonctions. Elle conseille, ajuste, sans jamais se défaire de son sourire encourageant.

Le troisième jour, je suis d'après-midi. La salle de repos est déjà bien remplie quand j'arrive. Je m'installe dans un coin de la salle, par peur de déranger, écoutant les collègues qui font part des événements de la matinée. Rapidement, les conversations virent vers des sujets plus personnels. Une certaine Solène nous fait part de ses galères avec son chiot, un husky qu'elle vient de récupérer. Une autre nous parle de ses projets pour les vacances d'été. Je me fais toute petite, pour ne pas être forcée d'alimenter la discussion.

Provoquant le silence par sa simple venue, ma supérieure m'apporte mon planning. Pas un mot pour savoir si la formation s'est bien passée, nada. Toujours aussi aimable...

— Fais-moi voir ! demande Joséphine en me prenant la feuille des mains une fois que Karine Lenoir a quitté la pièce.

Elle examine le document.

— Sérieusement ? s'insurge-t-elle. Elle t'a collé M. Morand dès ton premier jour seule ?

C'est la première fois que je la vois comme ça. Elle n'a pourtant pas levé le ton avec les patients désagréables ou récalcitrants. Je frémis. Mon instinct de peureuse reprend le dessus.

— Qu'est-ce qu'il y a de mal avec M. Morand ?

— Disons qu'il est particulier ! Ce n'est pas le plus simple à gérer.

— Ouais, particulier, c'est peu de le dire ! renchérit une collègue. C'est un abruti, plutôt !

Je me tords les mains, inquiète. Cette journée ne présage plus rien de bon. Je veux rentrer chez moi. En bonne observatrice, Joséphine se radoucit pour ne pas m'affoler davantage.

— Ça va bien se passer, trésor. Et s'il te fait des réflexions, n'hésite pas à l'envoyer bouler !

Les conversations reprennent leur cours normal, parsemées d'extraits du quotidien de chacune. Mais le moment fatidique arrive : la relève se termine et il est l'heure de se mettre au travail. Pour ma part, j'entends déjà sonner le glas de mon inaptitude.

Je suis devant la porte du fameux Gérard Morand, ce vieux grincheux de quatre-vingt-cinq ans. Numéro soixante-six. À un six près, j'aurais atterri tout droit en enfer. J'ajuste ma blouse, passe une main dans mes cheveux et

toque.

— Il n’y a personne. Je suis mort. Allez vous faire...

L’homme accompagne ses paroles d’une flopée de jurons quand j’ouvre la porte, le cœur battant. Ça commence bien, directement dans l’ambiance !

— Vous êtes qui, vous ?

— Samantha Soltera, la nouvelle aide-soignante, Monsieur, annoncé-je mal à l’aise.

Il me dévisage de la tête aux pieds, la bouche tordue en un rictus désapprobateur.

— Je n’aime pas les nouvelles ! Vous pouvez partir, je ne veux voir personne, surtout pas une gamine comme vous.

J’ignore pourquoi il se montre aussi agressif. Il est aussi extravagant que moi timide. Je m’approche de son lit avec le verticalisateur, pour qu’il puisse, avec mon aide, se mettre debout.

— Vous savez lire, Mademoiselle ? intervient-il, cinglant.

— Euh, oui.

— Ben, on ne dirait pas ! Je sais que vous faites des dossiers sur tout le monde, histoire de nous ranger dans vos petites cases. Je suis peut-être vieux, mais je ne suis pas encore mort. Je peux encore me lever comme un homme. Je n’ai pas besoin de votre machin, là ! dit-il en désignant le verticalisateur. À croire qu’ils ne recrutent que des neuneus ici...

M. Morand s’appuie avec son bras sur le lit et se lève du mieux qu’il peut.

— Désolée, je n’ai pas eu le temps de consulter votre dossier.

Il avance vers moi, à la manière d’un capitaine des armées. Je baisse la tête pour ne pas affronter son regard.

— Ne vous excusez pas ! S’excuser, c’est pour les faibles. Un peu de fierté, bon sang !

Il se dirige vers la salle de bain. Je le suis du regard.

— Vous ne vous êtes pas lavé ce matin ?

— Non, je n’avais pas envie.

— Bizarre, mes collègues m’ont pourtant dit le contraire. Ce n’est pas le moment, maintenant.

— Réfléchissez un peu, Mademoiselle ! Je sais qu’avec un public de petits vieux, vous ne voudriez pas perturber le Saint-Graal des habitudes. Mais vous l’apprendrez très vite, je ne suis pas comme les autres. Pour votre gouverne, je vais simplement aux chiottes.

— Vous avez besoin d’aide ? demandé-je d’une voix peu assurée, craignant de le vexer encore une fois.

— Ça dépend.

— De quoi ?

— De celle que j’ai en face de moi.

Il me fait un clin d’œil lubrique et baisse son pantalon. Il se retrouve en caleçon, le pantalon sur les chaussettes.

— Je veux bien que vous essuyiez la bouche de la bête...

Je recule et détourne le regard, redoutant qu'il ne fasse sortir le petit oiseau. Les joues empourprées, je lui précise que je me tiens à sa disposition, sans relever son commentaire grossier.

— Vous avez quel âge, Mademoiselle ? me demande-t-il tandis qu'il s'installe sur le trône.

— Vingt et un ans, indiqué-je sans le regarder.

— C'est vraiment parfait. On ne pourra pas m'accuser de détournement de mineure comme ça...

Je blêmis. *Qu'est-ce qu'il compte faire ?* Je ne me sens pas rassurée, seule avec lui. Je suis sur le point d'appeler des renforts. En voyant ma tête, il reprend :

— Oh ça va ! C'était une blague, on ne peut même pas rigoler.

— Je...

— Je ne vous aurais pas touchée, Mademoiselle. De toute façon, vous n'êtes pas à mon goût. Surtout avec vos vilaines taches de rousseur !

— Je ne vous permets pas, Monsieur. C'en est trop ! Vos remarques sont déplacées.

Je suis à deux doigts de craquer. Il se moque ouvertement de moi et ça n'a pas l'air de le déranger.

— Et je ne parle même pas de vos cheveux, renchérit-il, mesquin. Quelle horreur cette couleur ! Vous devriez songer à vous faire une coloration. Tout le monde n'a pas la chance d'être aveugle...

— Moi, j'aime bien mes cheveux, dis-je timidement.

Je passe ma main dans ma *crinière de tigresse*, comme dirait Jérémy. C'est ce détail qui l'a séduit en premier chez moi. Depuis, mes cheveux roux sont ma fierté.

— Poil de carotte ? Vous me faites marcher ! Vous ne pouvez pas aimer cet orange à vomir ! Vous saviez qu'à l'époque de l'Égypte antique, on tuait les roux ? C'est bien dommage qu'on n'ait plus le droit de le faire.

M. Morand reboutonne son pantalon avec lenteur et me fixe droit dans les yeux, un sourire provocateur accroché aux lèvres. Il entrouvre la bouche, probablement pour enfoncer le clou, mais je coupe court, comme me l'a conseillé Joséphine.

— Et vous saviez qu'au treizième siècle, on faisait régulièrement le tri dans les hospices ? Ça aussi, c'est dommage qu'on n'ait plus le droit de le faire.

À l'instant même où les mots franchissent mes lèvres, je le regrette. Je ne suis pas comme lui, pas méchante pour le plaisir. Il s'approche de moi et me scrute avec un regard empli de condescendance.

— J'avais parié que vous tiendriez une semaine. Il faut croire que je me suis trompé ! Karine sera ravie de connaître vos mots doux...

— Je suis désolée, je me suis emportée, me justifié-je, angoissée par ses menaces.

— Mais bon Dieu ! Je vous ai dit de ne pas vous excuser.

— Pardon, je...

— Vous saviez que j'étais dans les petits papiers de la cheffe ? m'interrompt-il. Elle m'adore. Dès que je lui demande une faveur, elle me l'accorde. En l'occurrence, dans votre cas, ce ne sera même pas une faveur, vu votre manque de respect.

Je devine ce qu'il va m'arriver. Je vais me faire virer avant la fin de la journée.

— S'il vous plaît, ne dites rien ! Ce travail compte beaucoup pour moi.

Il me fait un clin d'œil et lance un « *On peut s'arranger* » lubrique. C'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Je sens mes yeux me piquer. Je quitte la pièce pour ne pas lui faire le plaisir de pleurer devant lui. Cet homme est un goujat.

Une fois dans le couloir, je me dirige vers les vestiaires, tête baissée. Je ne veux pas que mes collègues me voient en larmes. Je dois leur montrer que je maîtrise la situation et que je ne suis pas une empotée qui ne sait pas se débrouiller seule et qui craque trop facilement. Je me laisse tomber contre la rangée de casiers, tandis que le poison de l'humiliation se répand dans mon cœur. J'entends quelqu'un qui sifflote gaiement dans le couloir, puis qui s'arrête et franchit le seuil des vestiaires. Joséphine, en entendant mes pleurs étouffés, s'approche doucement de moi et s'installe à mes côtés. Elle me tapote l'épaule en un geste protecteur.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

— C'est ce Morand. Vous aviez raison. Il... Il est horrible !

— Il ne faut pas t'en faire, trésor ! Il est comme ça. Il est si aigri qu'il ne sait plus interagir avec qui que ce soit. Ce n'est pas contre toi.

— Si vous saviez ce qu'il m'a dit...

— On est dans le même bateau maintenant, tu peux me tutoyer. Et comme dans un bateau, on n'abandonne pas un membre d'équipage.

J'essaie de maîtriser mes émotions, pour cacher au maximum ma vulnérabilité. Mais Joséphine n'est pas dupe. Elle se relève, fait quelques pas vers son casier et farfouille dedans. Elle me tend un paquet de mouchoirs. J'essuie d'abord mon mascara qui a dû couler, puis je me mouche.

— J'ai... J'ai eu une remarque déplacée, ça m'a échappé. Il a dit qu'il en parlerait à Mme Lenoir. J'ai peur de me faire virer.

— Écoute trésor ! De un, ta remarque ne justifie sûrement pas un licenciement. Et de deux, il a fait craquer les cinq aides-soignantes qui étaient là avant toi. C'est un jeu pour lui. Plus tu es affectée par ce qu'il te dit, plus il jubile. Il prend un malin plaisir à nous pousser à bout.

— C'est malsain.

— Totalement. Il mériterait une bonne paire de claques, histoire de lui remettre les idées en place.

— Carrément, opiné-je tristement.

— Tu veux savoir mon secret pour qu'il me laisse tranquille ?

Je hoche la tête. Joséphine écarte une mèche mouillée de mon visage.

— Une répartie cinglante. Résultat, ça ne l'amuse plus de me malmener. Je n'ai pas les armes pour faire de même.